

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à **SILVAIRE**
L'Administration à **Pierre MARTIN**

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

Pour l'Organisation

Les derniers événements, le premier mai après la révolte champenoise, mettent en évidence l'absence d'organisation anarchiste. Autrefois, sous l'impulsion d'un Bakounine et de la Fédération Jurassienne, de pareils faits ne se seraient point passés sans l'intervention en masse de l'élément anarchiste, et les choses auraient, du coup, pris une autre ampleur et une autre signification.

Est-ce à dire que, comme le croient certains, l'anarchisme est en sommeil ou, comme le proclament les insurrectionnels, qu'il est tombé dans une léthargie voisine de la mort ? En aucune manière. Ralentis ici ou là par la disparition de quelques individualités, le mouvement de nos idées se reforme plus vivace ailleurs ; de ce flux et reflux incessant, la pensée et l'action révolutionnaire sont toutes trempées ; dans chaque acte de révolte collective des camarades figurent au premier rang ; dans les coins les plus reculés de la France et même du monde, des anarchistes attestent à chaque instant, par leur action, la diffusion et l'extension énorme de nos idées.

Mais c'est précisément en considérant cette extension que nous disons : non, l'agitation sociale n'est pas assez marquée de l'empreinte anarchiste ou égard au nombre des militants ; la geste populaire n'est pas impulsée comme elle pourrait l'être par nous si nous étions organisés.

Il ne peut être question, bien entendu, de n'importe quelle organisation. Celle que proposent les insurrectionnels ne nous dit rien qui vaille. Certes, nous pouvons nous mêler à eux à l'occasion et les camarades n'y ont jamais manqué lorsque c'était nécessaire ; quant à nous immatriculer comme ils l'enfendent, c'est une autre question !

Ainsi, nous dirait-on, vous reconnaissez la nécessité d'une organisation révolutionnaire et lorsqu'on vous en offre une, vous n'en voulez pas ? Oui, nous reconnaissons cette nécessité ; nous avons même les premiers, au *Libertaire*, provoqué une réunion de tous les éléments d'avant-garde aux fins d'une entente pour l'action et par l'action, et voilà plus d'un an que nous défendons cette idée dans le journal.

A ce moment, les esprits n'étaient guère préparés à cela ; laissés à peu près à eux-mêmes, les insurrectionnels ont ébauché une organisation toute à eux, mais bien trop imprégnée d'esprit rétrograde — nous voulons dire dictatorial, gouvernemental.

La seule organisation que nous puissions concevoir est une organisation libertaire.

Oh, sans doute, l'autre est beaucoup plus commode à mettre debout — il suffit de se laisser glisser sur la pente des errements passés — et nous risquons fort de combattre longtemps encore — surtout si on laisse le *Libertaire* livré à ses seules forces, — pour arriver à constituer un solide terrain d'entente entre tous les éléments révolutionnaires nettement antiparlementaires et antigouvernementaux — c'est-à-dire une organisation sur des bases libertaires.

Cela serait pourtant d'une tout autre portée, selon nous, pour le mouvement d'émancipation sociale que les embrigadements hâtifs selon des concepts su-

rannés et de plus — l'expérience le prouve — très dangereux. Les tâches les plus fécondes sont naturellement les plus ardues. En tout cas, nous en assumons jusqu'au bout notre part si l'on nous en fournit les moyens.

En attendant, il ne faudrait pas qu'on nous crût, aussi peu que possible, de parti pris envers toute autre action organisée. Nous avons déjà dit un mot des insurrectionnels ; nous ajoutons avec plaisir qu'un des derniers numéros spéciaux de la *Guerre Sociale*, celui qui fut consacré aux événements de la Champagne, avait une allure tout à fait anarchiste.

Et nous n'avons qu'à applaudir à la *Bataille Syndicaliste*, vivante, combative, pleine d'ardeur et de promesses, et qui sera d'un puissant secours pour le monde des exploités, ses premiers numéros permettent de l'espérer.

Pamphile.



Le scandale ne pouvait plus durer : la grâce de Rousset n'est plus, dit-on, qu'une question d'heures.

Certes, il y a loin de cette miette de justice — si tardive — à la disparition des bagnes militaires. Mais patience, l'abominable instruction n'aura reculé que pour mieux faire sauter, avec elle, le code militaire lui-même, car il est absolument intolérable de penser qu'un jeune homme peut être exécuté, comme cela va avoir lieu en Espagne, pour s'être défendu contre une brute galonnée.

LE PANTALON ROUGE

Il aura bientôt vécu, paraît-il. Les nécessités de la guerre « scientifique » exigent la disparition des couleurs vives qui signalent les troupes à l'ennemi. Pour la même raison, il faudra dire adieu, bientôt, aux panaches et à toute la brillante fanfaronnade dont les rejets trop vifs devront être atténués.

Nos fringants officiers ne pourront plus tirer l'œil des belles dames et celles-ci, à la pensée de l'effroyable sacrifice qui va être consommé, en sèchent déjà de douleur.

Il ne restera plus à ces messieurs qu'à reprendre l'Alsace et la Lorraine s'ils veulent rattraper, auprès du beau sexe, leur prestige perdu.

Mais, prudents, ils préféreront s'attaquer à de misérables hordes de Marocains armés de fusils à pierre. Qu'on les habille comme on voudra, ils l'ont toujours le camp, disait de ses soldats le sinistre roi de Naples, Bourbon de naissance. Qu'on les revête de gris ou de couleurs voyantes, nos « braves officiers » n'en resteront pas moins les odieux préteurs de la ploutocratie moderne. Et, comme en 1870, ils l'ont toujours le camp lorsqu'ils auront à qui parler.

UN DÉPUTÉ VOLEUR

Rien qu'un ? direz-vous ; mais ils le sont tous ! et, pour ne parler que des derniers faits connus, Vigné d'Octon a établi, dans son rapport publié par la *Guerre Sociale*, que les sieurs Mougeot, Cocheret, Boucher, Hanotiaux, Pédebidou, Krantz et Chailley-Bert, tous notables parlementaires, ont tripoté, trafiqué de leur mandat, mettant une colonie au pillage, se faisant octroyer des mines et des milliers d'hectares de bonne terre tunisienne !

Sans doute, cependant ils sont trop

malins pour se laisser prendre sur le fait, comme c'est arrivé l'autre jour à un riche député de la Douma.

Une arrestation sensationnelle, annonce-t-on de Saint-Petersbourg, a eu lieu à l'exposition d'automobiles. L'attention des gardiens avait été attirée par les allures d'un visiteur qu'ils surveillaient ; bientôt, ils remarquèrent qu'il s'emparait d'un appareil à mesurer la vitesse et qu'il le cachait dans une poche de son pardessus.

Emmené au poste, le voleur se révéla comme un membre de la fraction octobriste de la Douma, propriétaire de grands domaines et chambellan du tsar.

Naturellement, il a été remis en liberté et son nom est tenu secret. Aussi bien il n'y aurait plus de Chambre possible en Russie comme ailleurs, si l'on se mettait à poursuivre tous les députés voleurs et prévaricateurs, sous une forme ou sous une autre.

SEVERE MAIS JUSTE

M. Schiemann est un historien gallophobe qui ne cesse de proclamer dans les journaux allemands la décadence et la corruption françaises. En exigeant — si mollement — la réintégration des cheminots, le ministère a fourni une nouvelle preuve à ses dires, affirme le chauvin allemand.

« Ainsi la socialisation de la France se poursuit, hâtant la décomposition de la société, au mépris de la loi et du droit », écrit-il.

La cause de cette décomposition — bien réelle — est ailleurs, nous le savons ; et nous ne pouvons que hausser les épaules à ces propos et à ceux qui tendent à montrer des signes de décadence dans les atteintes à l'esprit d'autorité et au militarisme écrasant.

Mais où notre homme met le doigt sur la plaie, c'est lorsqu'il ajoute : Il est à croire que jamais le culte de l'argent n'a existé au point où il existe actuellement en France. Et il signale la présence de huit millionnaires sur les bancs du nouveau ministère radical-socialiste.

Sur ce point, oh oui ! on peut parler de corruption et de décadence, — celles de la société bourgeoise.

LES VOLONTAIRES

L'autre jour, pendant que sur la place de la Concorde et dans les rues adjacentes, l'armée chargeait sur les ouvriers venus pour clamer leur volonté de libérer le monde de l'exploitation et de la barbarie militariste ; pendant que des ouvriers comme eux faisaient une besogne de cosques et qu'un de leurs bataillons gardait l'établissement du Crédit Foncier, d'autres soldats s'embarquaient à destination du Maroc.

On avait demandé des volontaires pour aller renforcer la troupe de massacrants et de pillards qui, sous les ordres du commandant Brémont, terrorise de malheureux paysans marocains, et des soldats de deux ans, ouvriers et paysans, tyrannisés comme le sont leurs « ennemis » se sont présentés nombreux, paraît-il. Pourquoi sont-ils partis ? Pour l'honneur, pour la patrie ?

Tout simplement par goût du meurtre, du viol et du pillage, pour l'avancement, pour la retraite, pour une médaille !

Ces hommes qui vont opérer au nom de la civilisation n'ont d'autre idéal que de tuer le plus possible d'autres hommes, leurs pareils en misère sociale !

Ces êtres ne sont plus dignes du nom d'hommes. Et puisqu'ils n'ont au cœur que le violent désir de tuer, souhaitons qu'ils trouvent en face d'eux, autre chose que ces pacifiques manifestants qu'il est si commode de sabrer. Souhaitons qu'ils aient affaire avec les hommes déterminés à se défendre, et à abattre le plus grand nombre possible de leurs sauvages agresseurs.

Après le 1^{er} Mai

Le Premier Mai 1911 fut calme, très calme, malgré un déploiement de forces considérable de part et d'autre.

Il y eut de ci, de là, quelques échauffourées ; des manifestants furent molestés et des agents écopèrent.

Mais à la vérité, la journée se passa sans qu'aucun événement grave ne se soit produit.

Le sang ouvrier ne coula point et nous nous en réjouissons ; autant nous trouvons utiles les gestes de colère se traduisant par des actes meurtriers lorsqu'ils sont produits par une émotion spontanée et démonstrative (soirée Ferrer), autant nous déplorons la tuerie sans résultat et sans signification. Nous ne blâmons donc point les syndicalistes d'avoir voulu donner un caractère pacifique à leur manifestation, d'autant plus aisément qu'ils ont eu soin de préciser que, ne cherchant point l'émeute, ils entendaient, en revanche, ne pas se laisser traiter comme des moujicks, et répondre aux brutalités policières en tendant le poing et non la joue.

Cette conception du Premier Mai, jour de Révolution, est une utopie que plus personne heureusement ne s'arrête à défendre. Le « Chambardement Universel » n'est plus attendu à date fixe, invariable. On s'y prépare, mais avec la conviction que les circonstances seules sont susceptibles de le provoquer.

Le Premier Mai syndicaliste doit être avant tout un jour de revendications et de chômage. De revendications, car il correspond à une époque où un grand nombre de corporations sont en pleine activité au point de vue travail, et par conséquent sont capables d'entreprendre des grèves dans des conditions favorables.

Ce doit être un jour de chômage, car l'arrêt du travail par la perturbation causée dans l'ordre habituel des échanges et de la production, affirme expérimentalement la force ouvrière et détermine ainsi une confiance en soi-même plus sûre, et un sentiment de solidarité plus étroit.

Le Premier Mai possède ainsi une valeur réformatrice (dans l'acceptation élevée du mot, bien entendu) et un sens révolutionnaire. Vouloir y découvrir autre chose serait téméraire et prouverait que nous cherchons à analyser les faits, non tels qu'ils se présentent à nous, mais avec l'intention de tricher pour leur faire dire ce que nous voulons qu'ils disent.

Reconnaissons-le, les manifestations dans la rue à l'occasion du Premier Mai sont un vieux restant de la propagande socialiste à ses débuts.

Elles correspondent aux nécessités d'un autre âge ; très justifiées lorsque l'axe du combat révolutionnaire était politique, elles perdent aujourd'hui leur caractère, cet axe s'étant déplacé pour devenir exclusivement économique.

Toutefois, il ne saurait entrer en notre esprit le moindre reproche à l'égard des organisateurs des manifestations de lundi dernier. Au contraire, après les années de répression à outrance assurée par le concours de toutes les forces gouvernementales, il était logique que l'Union des Syndicats fasse porter tout son effort à dresser la classe ouvrière contre le Pouvoir en invitant les travailleurs à conquérir la rue.

La rue a été prise ; malgré la force armée et les menaces lépiniennes, des milliers de prolétaires se sont rendus aux endroits indiqués, des cortèges même ont été formés.

Il faut désormais s'en tenir à ce précédent. Correspondant à une nécessité de circonstances, la descente dans la rue des syndicalistes au Premier Mai 1911 a été logique ; mais à l'avenir il faut s'attacher surtout à faire se développer le Premier Mai dans ses conséquences économiques en évitant tout prétexte à effort perdu sur le plan politique.

En somme, les Premier Mai futurs, tels qu'ils nous apparaissent, devront

principalement avoir ce triple caractère :

1° *Revendicatif*, par la déclaration de grèves dans les professions où cela est possible ;

2° *Révolutionnaire*, par le chômage général et le débauchage de ceux qui continuent à travailler ;

3° *Educatif*, par l'affirmation du droit à la vie exprimée dans la reprise au tas des matières alimentaires ou nécessaires à l'existence.

Il faudra que les travailleurs cessent intégralement leur labeur journalier ; que les grands services publics (éclairage, transports, forces motrices, etc.), soient arrêtés ; que l'action des chômeurs se porte surtout à se diviser par bandes de débaucheurs, parcourant les ateliers, invitant les ouvriers restés au travail à se joindre à eux et exerçant des représailles contre les chefs d'industrie qui dans l'année se seront particulièrement montrés odieux dans leur exploitation du personnel.

Le Premier Mai sera alors la période où non seulement la volonté ouvrière exigera des conditions de travail meilleures et une plus grande liberté, mais où encore les colères du peuple s'exerceront pour faire payer cher aux desperotes, des ateliers et des magasins toutes les souffrances endurées, toutes les humiliations subies.

Il faudra aussi que le Premier Mai soulève contre le régime actuel toutes les ménagères, tous ceux qui souffrent de la cherté des vivres, de la falsification des denrées et de l'exigence des propriétaires. La foule envahira les officines alimentaires et s'emparera des vivres en magasin ; elle se répartira les étoffes et tous objets qui lui sont indispensables, comme à Vienne, parbleu ! en 1890.

Quant aux propriétaires, l'instinct populaire ne se trompera pas : il ne s'est jamais trompé pour ceux-là. La pendaison lui fut souvent familière en temps d'insurrections contre les affameurs et les marchands de gites... il est probable qu'aujourd'hui il en serait encore ainsi.

Et cela vaudrait-il pas mieux que de se concentrer sur des places publiques, simplement pour hurler l'*Internationale* et recevoir des coups de pied au derrière ?

Qu'on y réfléchisse : le succès du Premier Mai 1911 n'est dû qu'à des circonstances exceptionnelles de répression antérieure qui ont quelque peu déplacé le plan sur lequel doit se traduire l'action révolutionnaire.

Partout ailleurs qu'en France, le Premier Mai se meurt faute d'aliment substantiel pour l'activité ouvrière.

Pour qu'il revive, un gros effort doit être tenté qui demande surtout : la précision de nos vues et de nos idées, l'abandon des déclamations vides de sens, et le souci de toujours serrer la réalité et l'actualité de très près pour se tenir au niveau des aspirations et des haines populaires.

Trop souvent nous confondons l'idée et le fait, et nous prenons le mot pour l'idée ; il en résulte des tâtonnements et des hésitations. Nous avons tout à gagner en abandonnant le verbalisme révolutionnaire pour lui substituer le réalisme révolutionnaire.

La conquête de la rue pour elle-même, c'est très bien ! Mais c'est mieux encore de convier les travailleurs à des actions précises et concrètes, s'exprimant par des gestes demandant de l'audace et de l'énergie et desquels se dégage un enseignement profondément révolutionnaire.

Le Premier Mai politique doit mourir. Il faut que lui survive un Premier Mai plus fier, plus libre, plus dangereux pour la société ; un Premier Mai de revendications, de chômage, et de lutte pour la satisfaction du droit de vivre.

Edouard Sené.

Guerre à la Guerre

Puisque la question de la guerre, toujours possible, malgré les fanloches du tribunal-guignol de La Haye, est revenue sur le tapis, il importe pour nous, anarchistes révolutionnaires, de l'examiner sérieusement et non point superficiellement, comme l'ont fait jusqu'ici trop de camarades. Il importe surtout de se demander quel devra être notre rôle lorsqu'une pareille éventualité se réalisera.

Individuellement, chacun peut avoir facilement résolu le problème par cette pensée : Tâcher de se mettre à l'abri des coups, fuir les charniers humains, ne pas aller se faire bénévolement écharper, pour la plus grande gloire et le plus grand profit de messieurs les capitalistes.

C'est très facile cela... en théorie. Il en irait tout autrement dans la pratique.

D'abord, comme on l'a dit plusieurs fois ici-même, une guerre européenne nous arrivera comme un coup de foudre. Et alors, où courir ? où se sauver ? Où iront donc ceux qui n'ont pas le sou et qui habitent à cent lieues de la frontière ?

Ensuite, le gouvernement prendra les précautions et avant même de recevoir leur ordre de mobilisation, les militants connus recevront peut-être... les policiers.

Fiche le camp, c'est vite dit : si nous avions à notre disposition les automobiles ou les avions des bourgeois, ce serait vite fait, mais malheureusement cela n'est pas notre cas.

Et puis, cela est-il bien anarchiste ? Ne peut-on faire mieux ? Il me semble que si et je vais tâcher de l'expliquer et de le faire comprendre aux camarades lecteurs du *Libertaire*.

Logiquement, les anarchistes étant les ennemis mortels de la guerre doivent tenter de l'empêcher par tous les moyens. Assurément, ce ne sera pas en foutant le camp que nous parviendrons à ce résultat. Une guerre est une calamité publique qui peut atteindre même ceux qui y sont étrangers, parce que si elle fait beaucoup de victimes directes par ses fusils et ses canons, elle en fait bien davantage par ses conséquences terribles et irréversibles.

Les anarchistes peuvent-ils avoir un plus beau rôle que celui d'empêcher ou tout au moins de chercher à empêcher ce fléau d'exercer ses ravages ?

Le pouvons-nous ? se demanderont avec angoisse les timides et les froussards. Un anarchiste a-t-il à se poser cette question ? Quand il sème à pleines mains la graine anarchiste, il ne se demande pas s'il la verra germer. Il le fait parce que cela lui fait plaisir, parce qu'il sait que cela est bien.

Pourquoi donc alors se mettre martel en tête en nous posant des questions que personne ne peut résoudre. Ce que nous savons très bien, c'est que nous sommes une force qui peut et doit se manifester aux moments décisifs.

Il va de soi que pour empêcher la guerre nous comptons surtout sur la propagande antimilitariste passée, présente et future. Contrairement à ce qu'écrivait naguère un de nos amis dans ce journal, je ne vois pas que l'antimilitarisme et l'antipatriotisme soient en décadence, car, le seul fait de voir la pièce du bourgeois Bernstein sabotée par un quateron d'imbéciles en mal de patriotisme ne suffit pas à le prouver. Si nos camarades « bons bourgeois » eussent voulu, ils auraient certainement eu raison de cette meute. Ils auraient pu facilement faire taire ses aboiements à coups de poing sur leurs nuques. Ils ne l'ont pas fait et ils ont bien fait. Cela prouve tout simplement qu'ils ne sont plus si « poires » comme autrefois quand ils escortaient et protégeaient les bourgeois Clemenceau, Loubet, et autres des coups de triques de nos modernes muscadins.

Qu'on ne peut nier, c'est que la propagande antimilitariste s'est quelque peu relâchée ; mais si elle n'est pas aussi intense qu'au temps de l'affaire Dreyfus, c'est chose tout à fait naturelle.

(A suivre.)

J. Goirand.

La « Bataille Syndicaliste »

Elle est enfin venue au jour, cette Bataille syndicaliste si impatiemment attendue.

Au premier numéro nous eûmes peur, terriblement peur ; mais notre peur était vaine. Car l'édition parisienne s'enleva en un clin d'œil, tellement les révolutionnaires avaient le vif désir de soutenir un organe quotidien différent des autres.

Des le deuxième numéro, l'impression produite fut meilleure, et chaque jour la Bataille s'améliore. Aujourd'hui nous pouvons dire qu'elle est véritablement intéressante. L'esprit qui s'en dégage annonce l'effort du mieux faire et

l'ensemble du journal tranche sur toute la presse.

La Bataille gagnerait toutefois à prendre une allure légèrement plus combative. De la vie ! De la vie ! Voilà ce qui est nécessaire à un quotidien révolutionnaire.

Et puis de bons articles courts, vifs, à l'emporte-pièce, et des études documentaires. Moins de faits divers !

Mais nous savons trop les difficultés d'une telle tâche pour refuser crédit, un large crédit à notre confrère. Nous sommes sûrs qu'il ira sans cesse s'améliorant, et c'est pourquoi nous le suivons avec intérêt et sympathie.

Les anarchistes liront la Bataille syndicaliste, le seul journal indépendant des puissances politiques et financières.

Beaucoup de bruit pour rien

Impression d'un manifestant

La Jeune Garde a donné et ses chefs ne tarissent pas d'éloges sur son compte, lui attribuant toute la gloire (?) de cette journée de premier mai. Ce voulez-vous, quand on prend du galon...

La vérité est plus modeste. Les Jeunes Gardes ont défilé oui, mais dans quel morne silence. On eût dit d'une procession et non point d'une cohorte révolutionnaire. Par contre, une manifestation toute spontanée s'est produite, dont la G. S. ne parle pas, et qui eut une tout autre allure. Or, l'une était strictement disciplinée et l'autre fut spontanée, nous le répétons. Voilà qui est significatif, n'est-ce pas ?

A trois heures, une colonne, forte de 500 manifestants, se forme place de la Concorde. Quelques camarades énergiques se joignent à elle. Aussitôt, tout change. Malgré les policiers qui nous intimait l'ordre de nous taire, l'Internationale — couplet des généraux — retentit et 500 poitrines font chorus. Puis c'est le *Salut au 17^e*, à la barbe des officiers, etc. Des charges sont tentées, mais ces mêmes camarades parviennent à éviter la panique par leur attitude et l'on passe, longeant le palais du Louvre jusqu'au Châtelet.

Les chants se taisent un moment, seulement, c'est pour faire place aux cris de : Vive Roussel ! A bas Biribi ! qui éclatent, nourris, de toutes parts. Les policiers se font menaçants ; alors la colonne se met à gueuler, sur l'air des lampions : Conspez les mouches !

Et il en fut ainsi tout le long du quai des Tuileries et du quai du Louvre. Il n'y avait pas là de Jeunes Gardes, mais quelques bonds copains de la Fédération révolutionnaire communiste, que j'ai reconnus.

Certes, si nous avions été mieux organisés, nous eussions pu faire davantage ; pourtant, de là à la discipline qu'on nous prône et qui vous font figure de moutons, on en conviendra, il y a loin !

L. C.

Carnet d'un Révolté

Une fois de plus, les cosaques de la République sont restés les maîtres du pavé et en ont profité pour frapper à cœur-joie. Les syndicalistes, anarchistes ou révolutionnaires n'ont pas pu, cette fois encore, opposer une résistance un peu vigoureuse aux bandits de la Préfecture ; il y a bien eu quelques bagarres et plusieurs colonnes de manifestants ont pu se former, mais qu'est-ce que cela a coûté de ce que l'on pourrait faire si nous étions tous unis contre les forces d'oppression que nos maîtres mobilisent sous le moindre prétexte.

Malgré certaines divergences de vues qui n'ont d'ailleurs que peu d'importance dans l'action, tous les révolutionnaires peuvent s'entendre pour une action commune.

Nous savons très bien que nous n'avons pas à compter sur les individualistes au cerveau atrophié par la vie « intense » ; les *poires* sont trop occupés à s'épanouir.

Mais nous, les anarchistes ou révolutionnaires, allons-nous laisser dire à la bourgeoisie que nous ne sommes bons qu'à pérorer sur les tribunes ? Il est vrai que cette même bourgeoisie nous traite d'assassins quand nous nous défendons contre les bandits en uniforme.

Constatons cependant que les Bourriques ont été quelque peu endommagées ; lâchons, pour la prochaine fois, d'être prêts à riposter coup pour coup. Ce sera là de la vraie vie intense.

Gustave Téry continue, dans l'*Œuvre*, son odieuse campagne antisémite. Il est vrai qu'il faut bien vendre du papier : c'est le *bedit* gommecre.

Je parie que c'est encore lui, Gustave, qui serait le plus embêté s'il n'y avait pas de juifs en France, car c'est un bon filon à exploiter ; demandez plutôt à Drumont !

Ernest Duté.

Fédération révolutionnaire communiste

L'anniversaire du massacre des Fédérés de la Commune de Paris approche ; à cette occasion la F. R. C. éditera un manifeste qui sera distribué et organisera un meeting.

De plus amples renseignements seront donnés ultérieurement.

Nous rappelons que le dimanche de la Pentecôte une conférence-congrès des groupes de la F. R. C. aura lieu dans la salle du Foyer de Belleville, gracieusement mise à notre disposition.

Le lendemain aura lieu une promenade à Bezons et au bois de Champeaux.

Dès maintenant, il est urgent que les groupes et les camarades qui désirent y prendre part nous le fassent savoir afin de faciliter l'organisation de cette sortie.

Ecrire à Dauthuille, 15, rue d'Orsel. Des détails seront donnés ultérieurement.

Commission de propagande de la F. R. C. — Réunion mardi prochain, salle Kupfer, rue Pointe-d'Ivry, à 8 heures et demie.

Les camarades de ce groupe sont tout particulièrement invités à assister à cette réunion afin de se rendre compte de la besogne faite dans cette commission. Métro, place d'Italie.

L'ŒUVRE DE LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE

Un nouveau groupe est formé. En présence des efforts de la presse bourgeoise qui use de tous les moyens pour tromper le Peuple, de la presse cléricale et nationaliste qui aujourd'hui se sert de l'aventure marocaine, où nous ont engagés les requins de la finance, pour faire croire aux travailleurs des villes et des campagnes que la France a le devoir d'aller pacifier et civiliser ce riche Maroc, convoité par une bande d'agresseurs, et qui s'approprie, dans l'ombre, à nous jeter dans une guerre européenne ; des camarades ont pensé qu'il fallait, plus que jamais, intensifier la propagande révolutionnaire, en répandant dans les plus humbles hameaux, dans les chaumières les plus misérables, nos journaux qui, en face des mensonges de la presse bourgeoise et gouvernementale, clament la vérité, sèment l'esprit de révolte.

Notre groupe de « l'Œuvre de la Presse Révolutionnaire » ne forme encore qu'un petit noyau ; pour arriver à un résultat sérieux il nous faut l'appui de tous ; c'est surtout aux groupes et aux camarades de province que nous faisons appel.

Que tous nous envoient leur obole et l'adresse de camarades qui ne peuvent acheter les journaux révolutionnaires ou ceux susceptibles de s'y abonner ou de les acheter. Aux premiers nous ferons, si nos ressources nous le permettent, le service *gratuit* du *Libertaire*, des *Temps Nouveaux* ou de la *Guerre Sociale* au choix du camarade ; aux autres, quatre numéros de l'un de ces journaux leur seront envoyés à titre de spécimen.

Pour cela, je le répète, il nous faut de l'argent. Nous acceptons les sommes les plus minimes.

Notre œuvre ne s'arrêtera pas là ; notre groupe a décidé en outre, à sa première réunion, que les « bouillons » c'est-à-dire les inventeurs des trois journaux désignés seraient envoyés franco par colis postal, aux camarades qui voudraient bien se charger de les distribuer dans les réunions, à la sortie des ateliers, partout où la nécessité de la propagande se fait sentir.

Les réunions de « l'Œuvre de la Presse Révolutionnaire » auront lieu tous les 15 jours ; le lieu et le jour seront indiqués dans le *Libertaire*, les *Temps Nouveaux*, la *Guerre Sociale*, la *Bataille Syndicaliste*.

A tous ceux que notre propagande intéresse nous faisons un chaleureux appel.

E. Guichard.

Adresser la correspondance et les fonds, timbres et mandats, au camarade E. Guichard, trésorier, 58, rue des Cités, Aubervilliers, (Seine).

Petits Pavés

Le dernier (?) scandale est l'affaire Réveillard, et ma foi j'avoue que les aventures de ce copain, narrées dans le Journal, étaient tellement abracadabrantes que je me suis refusé tout d'abord à croire à l'existence de ce personnage. Mais plusieurs camarades du groupe révolutionnaire communiste des originaux de l'Anjou, que je suis allé voir à ce sujet, entre autres le camarade Legloahec, m'ayant affirmé qu'ils avaient connu Réveillard quand il était établi photographe à Angers, le doute n'était plus permis.

Il y aurait de l'égoïsme de ma part à ne pas faire connaître aux lecteurs du *Libertaire* l'histoire de cet officier d'Académie, qui était en même temps chevalier d'industrie. A l'âge de 18 ans, Réveillard sentait naître en lui l'amour du métier militaire, il s'engagea au 135^e d'infanterie, il obtint les galons de

caporal ; un beau jour, l'amour de la Patrie l'ayant abandonné sans doute, il contracta le dégoût des armes ; c'est chose qui arrive à des gens très bien, même quand ils sont protégés par des sénateurs, comme l'était notre héros.

Que faire ? Se tirer un coup de fusil dans le pied droit fut pour Réveillard l'affaire d'un instant, mais la supercherie fut découverte et si l'auteur avait été un pauvre bourgeois sans appui, il aurait passé au « tourniquet ». Heureusement que le sénateur républicain Legloahec veillait, et notre caporal en fut quitte pour la perte de son grade et un changement de garnison.

Sorti du régiment, école de l'honneur, de la probité, etc., etc., la folie militariste atteinte à nouveau Réveillard, il fonde « l'Alerte », société des anciens ramollis du 135^e, puis, une société de préparation militaire, il est nommé président de ces deux œuvres patriotiques, pour lesquelles les journaux monarchistes, républicains, nationalistes et radicaux de la région battent de la grosse caisse à tour de bras. Pendant ce temps, les autres caisses, celles des susdites sociétés, étaient proprement mises à sec par leur président !

Naturellement, aucune poursuite ne fut engagée contre notre Réveillard. Mis en goût, notre patriote filou se dit qu'une décoration est nécessaire pour obtenir la considération de ses concitoyens ; il pure sa boutonnière du ruban violet, il l'avait bien mérité et si j'étais quelque chose dans les légumes, je le ferais nommer grand commandeur ; mais un pigeon, trop bien plumé sans doute, déposa une plainte et vint troubler sa quiétude ; l'instruction traîna en longueur jusqu'au jour où le Journal Officiel mentionna la nomination de Réveillard au grade d'officier d'Académie pour ses « nombreuses études agricoles et viticoles ». Or, le nouvel officier était commissaire en agriculture au point de chercher des fraises dans un chène.

En Anjou, il ne faut s'étonner de rien, notre ami Guichard Emile (prière de ne pas confondre avec Xavier) a connu à Angers un nommé Foata, exerçant le honteux métier de commissaire spécial, qui fut aussi décoré du Mérite agricole alors qu'il n'avait jamais cultivé que l'absinthomanie intensive !

Enfin, pour revenir à Réveillard, qui avait été cassé de son grade de cabot, il revint dans sa ville natale pour y accomplir une période militaire en qualité de sous-officier cycliste, au grand ahurissement de ceux qui le connaissaient.

Mystère et politique ! C'est tout de même beau la cuisine politique, et vous conviendrez que c'est à renverser toutes les recettes culinaires, puisque les volailles dévorent les poires sous l'œil attendri de la légalité.

José Landès.

Conférence Sébastien Faure

SYNDICAT GENERAL DES TRAVAILLEURS DE L'HABILLEMENT

Le samedi 6 mai 1911, à 8 heures et demie du soir, au Manège Saint-Paul (30, rue Saint-Paul), Conférence publique et contradictoire de Sébastien Faure sur *L'Antisémitisme et la Classe ouvrière*.

CAMARADES !

Au même titre et au même degré que leurs complices catholiques, protestants et libres penseurs, Rothschild et les capitalistes juifs sont responsables de la misère qui étouffe la classe ouvrière. Mais les uns et les autres en sont responsables comme capitalistes et non comme juifs, catholiques, protestants ou libres-penseurs.

Donc, ne crions pas plus : « Mort aux catholiques ! » que « Mort aux juifs ! » A pleins gosiers, tous et de tout cœur, crions :

« Mort aux Voleurs de toutes races et de toutes Religions ! »

CAMARADES !

Les gouvernants juifs, protestants, francs-maçons, libres penseurs, sont nombreux ; c'est exact. Et ils sont responsables des crapuleries qui se multiplient contre la classe ouvrière.

S'il est question de flétrir ces crapuleries et d'en stigmatiser les auteurs, j'en suis et je ne le cède à personne en mépris et en indignation.

Mais l'erreur c'est de dire et le danger serait de croire que si nos gouvernants sont aussi dégoûtants, c'est parce qu'ils sont juifs, protestants, francs-maçons ou libres penseurs.

Les flétrir comme tels, c'est donner à penser que s'ils n'étaient pas cela, que si, par exemple, ils étaient catholiques, royalistes, libéraux ou antisémites, les gouvernants vaudraient mieux.

L'histoire et l'expérience attestent que au pouvoir, ces gens-là ont été, sont et seraient aussi abjects — sinon plus — que ceux dont ils convoient la place.

C'est l'exercice du Pouvoir — organe de la Conservation Sociale — qui détermine l'Oppression et l'Arbitraire !

Contre cette oppression et cet arbitraire, un seul cri, embrassant dans une même réprobation tous les gouvernants, quels qu'ils soient, cri ardent, puissant, formidable doit sortir de nos poitrines :

« A bas les Gouvernants ! »

La Doctrine et la Tradition révolutionnaires sont là ; pas ailleurs !

C'est cette Doctrine, c'est cette Tradition, que vous viendrez, le samedi 6 mai, au Manège Saint-Paul, acclamer et défendre contre toutes les diversions et déviations que pourraient tenter quelques « Sous-Biètry ».

Sébastien FAURE.

Les Cheminots et le Syndicalisme Libertaire

Les travailleurs du rail se débattent contre des difficultés ignorées de la plupart des autres corps de métiers.

La résistance que rencontre le syndicalisme à se développer parmi les cheminots est considérable et cela se conçoit lorsqu'on pense aux intérêts multiples auxquels il s'attaque.

Dans leurs rangs, la misère est grande et les plus souples, les plus résistants, sont soigneusement favorisés pour accéder aux grades. De là une gêne permanente faite de suspensions, de convois dégués et d'arrivisme. L'étatisation des voies ferrées, loin de diminuer ces obstacles à la solidarité entre les salariés du rail, ne fait ni ne peut que les augmenter.

Au réseau Etat, ce sont des chefs, dont certains ont des rentes, qui remplissent les fonctions syndicales. De plus, ils sont en communication constante avec l'Administration. Celle-ci a compris tout le parti qu'elle pouvait tirer de semblables pratiques. On n'achète pas les militants, mais on les corrompt par une foule de petites faveurs discrètement accordées, qui ne produisent pas moins leur effet.

Ajoutez-y les flatteries d'amour-propre, qui prennent toujours plus ou moins sur le cerveau de la plupart des individus et on se rendra compte de l'aridité du terrain pour la culture de l'action syndicale.

D'autre part, les cheminots ont l'habitude de l'obéissance passive et la conservent même dans le Syndicat National.

Les revers successifs des diverses grèves tentées jusqu'à ce jour sont dus à la centralisation autoritaire de l'organisation et à l'esprit de soumission de la masse. Elle est malheureuse, la corporation des cheminots, seulement, la peur l'a, jusqu'à ces derniers temps, maintenue dans la résignation.

Mais l'esprit de révolte fait malgré tout des progrès. On l'a vu au mois d'octobre dernier.

Qu'ils se révoltent d'abord contre les amis de leurs exploiters, gouvernants, arrivistes de la politique ou capitalistes.

Quand l'action des cheminots sera dictée par leurs libres délibérations, lorsqu'elle ne sera plus inspirée par les spéculations de l'esprit de soumission, les Compagnies de Chemins de fer pourront desserrer les cordons de leurs bourses.

La bourgeoisie ne se fait pas d'illusions au sujet des serfs du rail. Quand ceux-ci pourront s'organiser et lutter sans tutelle, ses jours seront comptés.

Mais justement, le sentiment de ce danger lui fait tout mettre en œuvre pour retarder cette catastrophe qui la menace de près lors de la dernière grève. Les militants honnêtes mis sous les verrous, les autres ont pu étrangler une grève, dont la réussite eût été leur défaite.

Peu importe, les cheminots ont agi ! Ils connaissent aujourd'hui leur puissance. La misère, à défaut d'autre stimulant, leur rappellera que la grève est leur arme par excellence. Tôt ou tard, ils y auront recours et il faut espérer qu'alors ils ne reprendront pas le travail la veille de la victoire.

A. Le Guennic.

Grève des Dockers

C'est depuis le 4 avril que 2.500 dockers de Saint-Nazaire sont en lutte contre le patronat.

Sans détaillance, ces ouvriers supportent les assauts de toutes les forces de répression dont le capital dispose.

La ville est en état de siège. Policiers, gendarmes, soldats, parcourent, jour et nuit, les rues.

Comme bien l'on pense, la magistrature fonctionne, et depuis le commencement de la grève, les chats-fourrés ont condamné nombre d'ouvriers à des peines qui sont loin de faire oublier qu'il existe une lutte de classe.

N'est-ce point partout la même chose. Dès l'instant que les esclaves du capital osent redresser la tête et revendiquer un peu de bien-être, tout ce qui constitue l'autorité n'est-il point contre eux.

Gouvernants, juges, armée, tout cela obéit et marche selon l'intérêt du patronat exploiteur. Trop longtemps, les ouvriers ont cru à la panacée République, trop longtemps ils n'ont pas vu le véritable objectif de la lutte. Pour sauver la République, les exploités se sont souvent solidarisés avec leurs exploiters. Mais les luttes sur le terrain économique, qui, de plus en plus, se propagent, sont les meilleures leçons de choses. Elles font toucher du doigt par les travailleurs les véritables causes de leur misère. Ces luttes font naître au cœur des ouvriers la haine de l'exploitation et de l'exploiteur.

Quoique ils essayent d'étouffer par la brutalité et la prison le mouvement gréviste des dockers de Saint-Nazaire, les patrons seront obligés de céder, car l'énergie et l'esprit de résistance ne sont point épuisées chez les charbonniers, caliers, usiniers.

Pourtant, un appel à la solidarité est lancé par la Bourse du Travail, car c'est 6.000 bouches qui tous les jours attendent la becquée.

Donc, que tous ceux qui le peuvent envoient leur obole soit à la Bourse du Travail de Saint-Nazaire, soit au Syndicat des Dockers, 45, rue Ville-Marlin.

Konault-Pitre.

La Criminalité sexuelle

— Permettez, père Barbassou, me dit cette fois Dubrac, qu'avant de vous laisser conclure j'ajoute quelques mots sur ce que j'appellerai la criminalité sexuelle, le mot crime passionnel me paraissant d'ailleurs vague.

Ces crimes, à l'analyse, se réduisent à deux catégories : 1° les crimes commis par jalousie sexuelle, — un homme tuant un autre homme; 2° les crimes commis par dépit sexuel, — c'est-à-dire ceux qui sont commis parce qu'un quelqu'un ne peut pas satisfaire ses desirs selon son caprice, — par exemple les hommes qui tuent une femme parce qu'elle ne veut pas ou qu'elle ne veut plus se donner à eux et aussi le mari qui assassine sa femme parce qu'elle fuit le domicile conjugal. Mais qu'un homme tue un autre homme par jalousie sexuelle ou qu'un homme tue une femme par dépit sexuel, ces deux sortes de crimes sont également odieux et honteux, ils sont les moins excusables de tous les crimes.

Car ces deux catégories de crimes sont non seulement féroces, mais ils sont lâches. Ils escomptent la coupable indulgence des jurés qui, imbus eux aussi de tous les préjugés sexuels, acquittent un peu trop aisément les meurtriers. Il est certain que ce sont les jurés qui, par leurs acquittements scandaleux, envinent et agrandissent cette plaie sociale : la criminalité sexuelle, laquelle, vous pouvez vous en convaincre à la lecture des journaux, augmente de jour en jour.

Le remède à cette redoutable maladie du corps social serait, à mon avis, — je sais que ça va défriser votre anarchisme — un peu plus de justice de la part des jurés. Je n'irai certes pas jusqu'à demander la peine de mort pour ce genre de criminels, mais quelques années de travail ce qui calmerait la violence homicide de leurs instincts génésiques, avec, comme adjuvant, un traitement médical. La crainte de ce régime réfrégérant mettrait à la raison ces malfaisants loufoques.

Je sais parfaitement que les militants anarchistes sont bien au-dessus de ces bassesses sanguinaires et qu'ils ont assez de grandeur d'âme, non seulement pour ne pas assassiner, mais même pour ne pas se venger, serait-ce d'une façon anodine.

Je trouve donc exagérée cette critique des bourgeois contre le socialisme et l'anarchie, que j'ai si souvent entendue formuler : « Ah ! si le régime anarchiste s'introduisait un jour, il n'y aurait bientôt plus d'hommes » sur la terre, car ils s'égorgeraient les uns les autres à cause des femmes.

Pourtant, il faut reconnaître qu'elle a quelque chose de vrai. La criminalité sexuelle existe et chaque jour elle s'accroît davantage. Non seulement les maris tuent leurs femmes, mais des célibataires tuent aussi sans apparence de droits et sans ombre d'excuse.

Vous savez ce mot que prononcent souvent les maris qui assassinent leurs rivaux : Ils disent qu'ils pardonnent à leur femme.

Il n'y a rien au monde de plus cruel ni de plus hypocrite que ce mot de pardon des maris criminels ; car ce mot signifie en bon fran-

çais : Qu'ils ne consentent pas encore à mettre leur femme en liberté, bien qu'elle leur ait donné la preuve qu'elle désire ardemment cette liberté.

Eh bien non ! le mari dit en fait à sa femme : « Tu seras toujours mon esclave, il faudra que tu étouffes tous tes sentiments... Je suis ton maître et je le serai toujours, bien que tu ne le veuilles plus... Je te pardonne puisque mon pardon hypocrite et cruel est le seul moyen de te conserver dans un esclavage sans espoir. »

Tandis que s'il considérait sa femme comme son égale, le jour où l'accord cesserait, il ne voudrait être ni un tyran, ni un meurtrier. Elle pourrait vivre à sa guise et s'en aller sans crainte. Je me mets dans le cas, si je souffrais du départ de ma compagne, j'aurais honte de le laisser connaître, et ce n'est pas le remords d'un meurtre qui me consolait, d'autant plus que la femme peut exercer des représailles.

Vous voyez donc les remèdes à la criminalité sexuelle : 1° Relèvement de la dignité féminine par le droit électoral octroyé à la femme; 2° Cessation de la coupable indulgence des jurés qui absolvent un peu trop à la légère les meurtriers passionnels. Et c'est à peu près tout.

— Et ce n'est pas grand-chose, mon ami Dubrac. Si tu crois avec ça arrêter la vague de meurtre qui monte de plus en plus, quelle erreur est la tienne !

Voilà maintenant que tu crois à l'efficacité des peines et des châtiements, comme si l'homme ou la femme qui tuent, affolés par la passion, par la douleur, raisonnaient leurs actes ne savaient ce qu'ils font.

En acquittant les crimes et les délits passionnels, les jurés sont logiques ; ils le seraient aussi en acquittant tous les crimes et les délits.

Le libre arbitre, tu le sais bien, est une blague. Le légendaire Jésus, si méconnu par les prétendus chrétiens, a dit le mot de circonstance : Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Un mot en passant sur les idées de ton copain de Béziers, Bougremont myosène, aussi myosène que notre ami Jacques qui qualifie le mariage : un concert de mauvaises paroles le jour, et la nuit un mélange de mauvaises odeurs.

C'est enfantin, d'autant plus qu'il découvre l'Amérique. Sans connaître l'anatomie, tout le monde sait ces choses : tu peux même y ajouter d'autres misères physiologiques de notre compagne : la menstruation, la grossesse, etc. Et après ? Il en a une dose de naïveté s'il croit empêcher le crime sexuel en trompant à tous les échos ces particularités anatomiques.

On tue par jalousie et par dépit parce que la femme, note bien ceci, n'est pas encore considérée comme un être humain. On dit ma femme comme on dit ma pipe, mon bétail ou mon mouchoir de poche. C'est un objet d'utilité ou de plaisir. Les docteurs chrétiens, les pères de l'Eglise ont maudit la femme comme

la bête de luxure et de fornication ; un concile des premiers siècles de notre ère discutait gravement si elle avait une âme.

* Des savants renchérissement encore sur ces billevesées de théologiens. Proudhon déjà cité va jusqu'à dire que la femme est un être intermédiaire entre l'homme et l'animal. Schopenhauer, lui, veut que la femme soit nourrie et battue par l'homme : c'est un être à cheveux longs et à idées courtes.

D'autres pèsent et mesurent des crânes pour prouver l'infériorité féminine. Fouillant le mystère de la génération, ils arguent de l'activité du spermatozoïde et de la passivité de l'ovule pour légitimer la subordination d'un sexe à un autre.

Il n'y a, en réalité, ni supériorité ni infériorité, mais de simples différences physiologiques. L'homme et la femme se complètent. La femme doit donc être la compagne libre d'un homme libre.

La haine chrétienne de la chair, le mépris de la femme s'expliquent ; et ces préjugés persistent encore lourdement sur nous. Aux yeux des théologiens, la femme est l'initiatrice du péché de désobéissance, la messagère de Satan, — l'esprit de révolte — qui a poussé l'homme à manger le fruit défendu de l'arbre de la science. Mais les prêtres du catholicisme ont merveilleusement compris combien ils pouvaient utiliser l'ascendant de la femme sur l'homme et, de cet agent de désobéissance et de révolte, ils ont fait un agent de soumission et d'esclavage.

Il faut donc arracher la femme au prêtre, au dogme, à la religion, aux préjugés séculaires. La coéducation des sexes est un de ces moyens de réhabilitation sexuelle dont les curés sont les ennemis mortels, et qu'on ne vienne pas me dire, comme me le disait Jacques ces jours-ci, que ces moyens éducatifs sont préconisés depuis plus de cent ans par les francs-maçons bourgeois et ont radicalement échoué.

Sans doute les bourgeois libres penseurs et francs-maçons ont prêché cela depuis un siècle, mais ils ont laissé leurs femmes à l'Eglise et envoyé leurs filles au couvent, et toutes les théories du monde ne valent pas la moindre réalisation.

Mais pour aujourd'hui en voilà assez ; la fin, je te la dirai dimanche.

Le Père Barbassou.

Terre Libre s'étonne que nous discutions amicalement d'homme à homme, avec nos amis, et que nous gardions nos « foudres » pour les autres. On reconnaît, à ce trait, le caractère de Janvion. Nous ne discuterons donc pas. Mais Terre Libre tient à savoir pourquoi nous avons dit que sa critique syndicaliste et franco-maçonnique était malheureusement faite dans un esprit quasi royaliste.

Janvion niera-t-il qu'il a depuis longtemps et dans le *Libertaire* même, lorsqu'il s'en occupait, fait le plus large accueil à la *Revue Critique*, organe royaliste ? Niera-t-il qu'il a dit à des camarades, en parlant de certains militants royalistes : « Ce sont mes amis » ? Enfin constatera-t-il qu'en attaquant tous les anarchistes et révolutionnaires connus, il fait une besogne réactionnaire, c'est-à-dire quasi royaliste ?

Sincèrement, ce n'est pas possible. Jean Paupier avait donc raison de parler comme il le fait.

récompenses. Tout le monde, sous sa responsabilité morale, peut y exposer, et le public est le seul juge — juge souvent aussi injuste que d'autres, — mais aux yeux duquel la vérité finit toujours par se faire jour.

La coterie qui, dans les salons officiels, constitue le jury, et qui est, il ne faut pas le perdre de vue, un *intermédiaire parasite*, au même titre que les marchands de tableaux — ceux-ci, dans un de ces salons (le dernier venu) — sont d'ailleurs admis à en faire partie, ce qui est logique — la coterie des pontifes est donc supprimée, ce qui fait des indépendants une véritable *coopérative de production*, et plus perfectionnée s'il est possible que celles fonctionnant actuellement, puisque *tous* les producteurs sont appelés à y présenter leurs produits au consommateur, en l'espèce le public amateur d'art.

Ceci dit à la louange de ce groupement modèle, il faut constater que, à part de rares exceptions, les sept mille tableaux exposés témoignent d'un effroyable état de décadence et que s'il fallait juger de l'état d'un peuple d'après celui des arts, nous n'aurions plus qu'à souhaiter « l'approche réunissant des Barbares », capables d'infuser un sang nouveau à une race épuisée et retombée en enfance.

Cependant, si l'on étudie de près les artistes et leur production l'on découvre quelques belles œuvres qui rachètent à elles seules ce formidable amas d'erreurs et de mensonges, et la connaissance des causes de nombre d'extravagances et de sottises, apporte une nouvelle contribution après tant d'autres, au procès de l'art officiel.

Pour faciliter notre travail d'étude, nous ne suivrons pas l'ordre des salles, mais nous essaierons plutôt de classer les œuvres selon leurs affinités, ce qu'a d'ailleurs fait la commission de placement où le souci de la justice distributive est tel, que les artistes honnêtes, probes, puissants et novateurs, tiennent à ce que les fumistes, les fous et les impuissants officiels déguisés en ré-

volutionnaires de l'art assurent à leurs côtés la mise en valeur de leurs œuvres, à eux et aux bandes dont ils sont les chefs de file.

J'ai parlé des artistes honnêtes, probes et puissants, et si je veux les nommer, je m'aperçois que ce sont justement les plus anciens parmi les fondateurs des indépendants.

Dans la même salle (salle 23) sont réunies les œuvres de Signac, de Cross, de Luce et d'Angrand, les seuls, dans toute cette cohue de peintres, que l'on puisse réellement saluer comme des maîtres. On connaît la technique préconisée par Signac, qui la tenait lui-même de Seurat. Emploi des tons purs, donnant le maximum d'éclat à la couleur (1). Et, cependant, quelle différence dans les résultats. Alors que Luce semble vouloir limiter sa palette aux trois couleurs primaires (bleu, jaune, rouge, dont le mélange devrait donner toutes les nuances imaginables), Signac et Cross peignent chaque objet avec sa nuance propre qu'ils modifient dans les lumières et dans les ombres par des touches appropriées. Procédé qui est aussi celui de Mme Cousturier, leur disciple clairvoyante.

Luce est toujours l'enthousiaste peintre de la vie ouvrière dont témoignent sur les murs de Paris son affiche de la *Bataille* et dans le numéro du Premier Mai de ce journal un beau dessin qui est plus à sa place dans un organe syndicaliste que les éternels gosses — si faux — de Poulbot, ce « Steinlen du pauvre » ; Luce a peint des maçons sur un échafaudage et a su, en n'en montrant que quelques-uns, donner l'impression d'une équipe nombreuse en travail.

De Signac et de Cross des paysages dont l'éclat est incomparable, et enfin d'Angrand, des dessins d'une gravité impressionnante où, par le sortilège du blanc du papier jouant à travers le fu-

(1) Voir le *Libertaire* (Salon des Indépendants de 1906) par Maurice Delcourt, *Les Hommes du Jour*, 22 avril 1911, Signac par Guitteaux.

L'Agitation

LE HAVRE

Aux employés havrais

Un comité de défense du petit commerce vient de se fonder ici. Il a pour but de combattre les grands magasins et les maisons à multiples succursales. Ses membres se proposaient de fermer le 1^{er} mai et d'organiser, après celle de l'Union des syndicalistes, une manifestation des petits commerçants de la ville et des environs.

A cette occasion, le Comité a demandé l'appui du syndicat des employés, affirmant que ceux-ci sont particulièrement intéressés à leur mouvement et que leur cause est la même. J'espère que les employés ne se seront pas laissés prendre aux paroles doucereuses et mensongères de ces petits exploitateurs.

En laissant céder le petit commerce par les grandes sociétés, vous perdez la chance de vous établir un jour, nous disent-ils dans leur manifeste. Puis ils déclarent les « bienfaits » du petit patronat, critiquent les « bienfaits » du petit patronat, mais ils oublient, comme par hasard, de dire que ce sont eux qui refusent le repos du dimanche et qui imposent les plus longues journées à leur personnel, d'ailleurs plus mal payé que dans les grandes maisons. Ils oublient aussi de dire qu'ils sont les plus fermes soutiens du régime actuel, qu'ils ont toujours applaudi aux actes de répression les plus féroces, qu'ils ont condamné Durand à mort, tué Mathieu, envoyé Couillandre et Lefrançois au bagne et qu'ils s'occupent par leurs écus un gouvernement d'assassins et de tortionnaires — le gouvernement russe — dont les crimes ne se comptent plus.

Et ces gens-là osent dire que nos intérêts sont communs ! En prêtant leur concours à cette catégorie d'exploiteurs, les employés s'attireraient justement le mépris de toute la classe ouvrière ; mais je suis persuadé qu'ils comprendront leur devoir et qu'ils laisseront les loups petits et gros se dévorer entre eux.

G. G., employé.

LILLE

Encore une saleté du briseur de grèves, Renard.

Il semble vraiment que le secrétaire de la Fédération de l'Industrie Textile veuille se venger sur les quelques travailleurs révolutionnaires de cette corporation des marques de mépris et de dégoût que lui a valu sa conduite ignoble dans les derniers conflits qui se sont produits dans notre industrie. Les camarades Oscar Descamps, Lombart Léon, ainsi que deux membres de la commission de contrôle, ont été, sur sa proposition, exclus du syndicat Textile de Lille.

Sans même leur faire connaître le véritable motif de leur exclusion, sans tenir compte des statuts, sans leur permettre de se défendre, ces camarades ont été brutalement jetés hors de la salle par des malheureux inconscients, la plupart racolés pour la circonstance.

Quel est leur crime ? Celui d'avoir lancé dans les journaux révolutionnaires un appel aux camarades du Textile, dans le but de publier un organe mensuel de propagande et d'éducation.

Mais comme le fait d'être révolutionnaire n'est pas un vice rédhibitoire chez les travailleurs syndiqués, les exclus sont décidés à se défendre par tous les moyens, et malgré la bave que Renard déversera sur ces camarades nous avons le ferme espoir que la commission administrative de

la Fédération ne prendra pas à son compte cette saleté, et imposera la réintégration des exclus.

Devant cet état de choses, l'apparition d'un organe de propagande et de défense s'impose.

Le *Réveil du Textile* paraîtra envers et contre tous et dévoilera aux travailleurs les louches combinaisons de ceux qui craignent tant la vérité.

Le Comité syndicaliste révolutionnaire du Textile.

Groupe d'éducation sociale

Foyer Populaire de Belleville

5, rue Henri-Chevreau

Salle des fêtes de la Bellevilloise, 21, rue Boyer, le vendredi 5 mai 1911 à 8 heures et demie du soir, grande Conférence publique par Ernest GIRAULT, sur LA GUERRE QUI VIENT : notre attitude des communistes révolutionnaires.

Entrée : 0 fr. 30 pour les frais.

Métro. — Descendre à Ménilmontant ou Martin-Nadaud.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

Je suis un incroyant, paroles de Lanoff, musique de Grimaldi.

En dépôt au *Libertaire* et chez Lanoff, 44, rue Clignancourt, Paris (18^e).

LA CROSSE EN L'AIR !

Le camarade E. Girault vient de rééditer la *Crosse en l'air* à 10.000 exemplaires. Les camarades, groupes, syndicats qui en désirent sont priés de lui en commander de suite, afin de faciliter la réédition d'une autre brochure antialcoolique : *Un grand fleau, La Crosse en l'air* est à 2 fr. 50 le cent. S'adresser à Girault. Bezons : Seine-et-Oise.

PARIS

Fédération révolutionnaire communiste. — Groupe du 18^e. Réunion aujourd'hui vendredi à 9 h. à la coopérative La Montmartroise, rue Danrémont, présence de tous indispensables. Causerie par Beaulieu, sur l'escroquerie des traités ouvriers.

Fédération révolutionnaire communiste. — Groupe du 14^e. — Réunion vendredi 5 mai à 8 h. à l'Avenir de Plaisance, 13, rue Niepce. Présence indispensable des membres du groupe, décision très urgente à prendre.

Foyer Populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 11 mai à 8 h. du soir, conférence publique et contradictoire : « Les Financiers et la Guerre », par Z... rédacteur à la « Guerre Sociale ».

Balades Educatives. — Dimanche 7 mai à 9 h. 30 du matin devant Notre-Dame, causerie sur Paris au point de vue social, La Cité, Les Origines de Paris. Pourquoi Paris capitale ? etc. par Léon Clément.

Tournée E. Girault. — Presque toutes les localités ont répondu avec enthousiasme. Il ne reste plus qu'Elampes, Blois, Saumur, Sablé, Quimperle, Saint-Malo, Laval, Argentan, Caen,

surenchère, qui existe aussi en art, est venue les battre en brèche, et si leurs œuvres, à l'instar de celles du douanier Rousseau, dont ils s'inspirent, rappelaient celles des gosses — enfumant leurs cahiers, ou de l'âne Boronoff peignant avec sa queue, les *Cubistes* sont venus et ont trouvé mieux, leurs toiles sont celles de fous : une maison est perchée sur la tour Eiffel, un personnage présente à la fois sa face et son profil, ou encore des bonshommes ont l'aspect et la couleur de tuyaux de poêle emmanchés les uns dans les autres.

On comprend que MM. Matisse et M. Marquet qui, pour attirer l'attention, ne savaient que peindre des boîtes au lait ou des maisons nonchaleusement penchées, ne soient pas de force, et leurs camarades de café eux-mêmes les lâchent ; Léon Werth, qui a hérité de Charles-Louis-Philippe, outre le style, l'ironie, ne vient-il pas d'achever Marquet en le mettant au niveau d'Ingres, dont l'exposition, chez Petit, est une admirable leçon de mesure et d'équilibre mental (1).

Les cubistes ont donc replongé dans le néant les toujours jeunes élèves des beaux-arts ; les cabanons nous en débarrasseront bientôt, revenons à la peinture.

Aimé Morris.

ERRATUM

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes quelques erreurs typographiques de notre dernier numéro. Dans « Ce qui est Zislin » lire : Zislin se lance donc pour attirer l'attention... Dans une note sur la « langue belge », lire Georges Eeckhoud, au lieu de Gustave.

Enfin les typos nous ont fait dire Cruchet, du Salon d'Automne, au lieu de Truchet, du Salon d'Automne, le nom du rapin étant inséparable du salon qui a fait de lui un peintre officiel.

(1) Léon Werth a d'ailleurs écrit sur Ingres, dans *Paris-Journal* d'hier, les choses les plus belles.

LES INDEPENDANTS

Les Indépendants présentent à l'observateur averti, outre le spectacle des sept mille toiles qu'on y peut voir, le tableau complet de ce que pourrait être une société communiste, sans chef, avec des guides rentrant dans le rang des que leur tâche est finie, ne profitant pas de l'autorité momentanée que leur ont donnée leur ancienneté ou leur compétence dans les fonctions pour lesquelles ils ont été choisis, et toujours prêts à s'y consacrer dès que le bien commun l'exige.

Ce n'est point qu'on n'y rencontre, comme dans toute société, des sots, des vaniteux, des fous, des dégénérés, des réclanistes et de cyniques arrivistes, mais la société elle-même a été établie sur de telles bases, qu'il est impossible que ces éléments vicieux se servent d'elle, du faisceau de bonnes volontés qu'elle constitue, de l'effort des modestes qui ne savent point se faire valoir, en vue de la satisfaction de leurs appétits ou de leurs folies personnelles. C'est que les hommes libres et honnêtes qui l'ont constituée ont commencé par en bannir le principe des juridictions artificielles qui ne servent que des coteries ; ni jury d'admission, ni jury de

